

MISE EN GARDE

KLAUS MANN

MISE EN GARDE

essais

Traduits de l'allemand par
DOMINIQUE LAURE MIERMONT
et
CORINNA GEPNER

PHÉBUS
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Pour les années 1924-1933, textes publiés sous le titre original
Die Neuen Eltern. Aufsätze, Reden, Kritiken 1924-1933
© 1992, Rowohlt Taschenbuch Verlag GmbH, Reinbek bei Hamburg

Pour les années 1933-1936, textes publiés sous le titre original
Zahnärzte und Künstler. Aufsätze, Reden, Kritiken 1933-1936
© 1993, Rowohlt Taschenbuch Verlag GmbH, Reinbek bei Hamburg

Pour les années 1936-1938, textes publiés sous le titre original
Das Wunder von Madrid. Aufsätze, Reden, Kritiken 1936-1938
© 1993, Rowohlt Verlag GmbH, Reinbek bei Hamburg

Pour les années 1938-1942, textes publiés sous le titre original
Zweimal Deutschland. Aufsätze, Reden, Kritiken 1938-1942
© 1994, Rowohlt Verlag GmbH, Reinbek bei Hamburg

Pour les années 1942-1949, textes publiés sous le titre original
Auf verlorenem Posten. Aufsätze, Reden, Kritiken 1942-1949
© 1994, Rowohlt Verlag GmbH, Reinbek bei Hamburg

Pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2016

I.S.B.N. : 978-2-7529-1066-0

NOTE DE L'ÉDITEUR

«Amis, nos destins sont liés – réfléchissez-y», nous avait prévenu Klaus Mann en 1935, quelques années à peine avant l'embrasement de l'Europe et du monde. Quarante-deux ans plus tard, nous ne cessons de penser à cette injonction pleine de sollicitude et de fermeté. Il s'agit d'une *mise en garde*, au cœur et à l'origine de l'œuvre capitale du fils aîné de Thomas Mann. Une mise en garde universelle dans tous les sens du terme – car la barbarie ne connaît pas de frontière, elle n'a pas de date de péremption. Comme il l'écrit par ailleurs, non sans une ironie lugubre au moment de l'annonce de la mort d'Adolf Hitler: «Il serait peut-être souhaitable qu'à titre de leçon et d'avertissement, le Troisième Reich et ses dirigeants survivent aux mille années à venir.»

C'est à cette injonction qu'ont répondu Dominique Laure Miermont, Corinna Gepner et Daniel Arsand, alors directeur littéraire des éditions Phébus, en publiant en 2009 les presque quatre cents pages de *Contre la barbarie*, une sélection de textes extraits des cinq volumes consacrés par l'éditeur Rowohlt aux «essais, discours, chroniques» de Klaus Mann. Donner à voir, éclairer, dessiller: l'écrivain a beau être d'une autre époque, ses réflexions sur la barbarie sont irrésistiblement actuelles autant qu'intempêtes. Il n'est pas une Cassandre à qui l'histoire nous commanderait de donner raison *a posteriori*. Nulle inspiration divine chez lui, aucun mystère de la prescience. L'homme voit. Et c'est parce que son regard porte qu'il est voyant.

À la fin de l'année dernière, cependant, quelques jours après les tragiques événements du mois de novembre à Paris, les tout derniers exemplaires de l'édition originale de *Contre la barbarie* étaient sur le point d'être vendus. Nous en ferons paraître une

nouvelle, évidemment. Mais en attendant, nous devons inviter nos contemporains à lire ou à relire aujourd'hui quelques-uns de ces textes à l'écho inquiétant. Ce court volume est une invitation. Ou plutôt un viatique qui prolonge la lecture de *Contre la barbarie* sans pour autant la remplacer. Un nécessaire de voyage quand l'histoire et la géographie semblent trébucher et se confondre.

Car à l'instar du Docteur Mabuse, la barbarie a mille visages, et surtout mille yeux. Non, l'Europe des années 2010 n'est pas celle des années 1930. Et aucun État de l'Union n'est aujourd'hui dans la situation de l'Allemagne d'alors. Et pourtant. Pas une phrase de Klaus Mann quand il évoque *son* Allemagne gangrenée ne nous paraît anachronique. On croirait une opération de chirurgie esthétique : les traits semblent les mêmes et toujours différents. Déplacés, altérés, faussés. Réarrangés par l'histoire et l'actualité. Klaus Mann est l'un de ces écrivains que l'on aime citer hors contexte parce qu'il tombe toujours juste. C'est le propre de son inquiétude : elle est universelle. Il *faut* citer Klaus Mann à la fois hors contexte et dans son contexte. C'est tout le sens de l'avertissement qu'il lance à ses amis. C'est tout le sens de ce livre.

Klaus Mann admire l'Allemagne « des poètes, des penseurs et des musiciens de génie », une « autre Allemagne » qu'il pleure au moment d'abandonner – symboliquement – la langue allemande en 1939. C'est vers elle qu'il faut se tourner quand le ciel se voile d'un coup au-dessus de Paris et de l'Europe. Vers l'Allemagne « européenne, qui fait partie du *monde* et lui a beaucoup donné », celle que Hitler assassine. Et il faut un interprète, un météorologue – non un augure. Or, Klaus Mann dit l'obscur. Il donne à entendre le confus. Il lit clairement dans les nébulosités comme s'il s'agissait d'une langue étrangère trop apprise. Il nous *met en garde* contre l'orage. C'est ce dont nous avons besoin : d'un ami cartographe qui déchiffre les nuages.

NILS C. AHL

RÉPONSE À UNE ENQUÊTE MENÉE
AUPRÈS DE JEUNES ÉCRIVAINS
SUR LEURS TENDANCES
ARTISTIQUES

Article paru dans Die Kolonne. Zeitung der jungen Gruppe Dresden, n° 2, février 1930. Parmi les écrivains qui répondirent à l'enquête : Günter Eich, Hermann Kesten, Erik Reger, Ernst Glaeser et Erich Kästner.

De nos jours, tout art sans exception doit être de la « propagande politique », dans l'acception la plus large de ce terme. Ce qui signifie se pencher sur notre époque en vue de la rendre meilleure et de rapprocher l'humanité du but auquel elle aspire sans le connaître.

Certes, c'est une méprise très en vogue, surtout à Berlin, que de considérer une œuvre d'art comme légitime uniquement si elle combat, par exemple, un article de loi dépassé. La valeur militante sert volontiers d'excuse à l'absence la plus flagrante de dimension artistique. Il me semble pourtant que plus une œuvre est passionnée, engagée, « artistique », plus sa faculté d'amender le monde sera grande.

Je souhaiterais n'avoir jamais écrit une ligne qui n'eût pas résulté pour moi – pour moi personnellement – d'une nécessité absolue, qui n'eût pas été une confession mise en forme, organisée, et donc une œuvre d'art. J'aimerais n'avoir jamais publié une ligne qui n'eût, de manière infime, infinitésimale, contribué à éclairer l'énorme confusion que connaît notre époque. Nous ne pouvons faire œuvre utile, faire de la propagande qu'en nous donnant à fond, jamais en bâclant le travail.

L'artiste doit à chaque seconde être conscient de sa mission militante, c'est là son unique vocation. Voudrait-il pour cette raison renoncer à sa qualité d'artiste qu'il se dessaisirait de son outil le plus efficace et le plus important, de son instrument de propagande le plus sacré.

JEUNESSE ET RADICALISME
UNE RÉPONSE À
STEFAN ZWEIG

Klaus Mann publia ce texte en 1931, dans son premier volume d'essais intitulé Auf der Suche nach einem Weg (En quête d'un chemin). Il l'écrivit en novembre 1930. Lors des élections législatives du 14 septembre, le parti nazi (NSDAP) avait obtenu six millions de voix, ce qui le faisait passer de douze à cent sept sièges au Reichstag. Depuis 1925, Stefan Zweig¹ comptait parmi les mentors de Klaus Mann, et ils s'écrivaient régulièrement. Mais les positions prises par l'écrivain autrichien dans son essai « Révolte contre la lenteur » incitèrent Klaus Mann à défendre les siennes et à s'engager résolument dans la lutte contre les nazis. Dans son autobiographie Le Tournant, Klaus Mann commente cet épisode et cite de larges extraits de cette lettre.

Très cher et très honoré Stefan Zweig,

Bien peu d'écrivains de votre rang ont autant d'amis que vous parmi les jeunes. Bien peu s'intéressent d'aussi près à nos aspirations et nous soutiennent aussi judicieusement de leurs conseils et de leur amitié. Si quelqu'un a le droit de s'adresser à « la jeunesse »,

1. Stefan Zweig (1881-1942) : écrivain, issu d'une grande famille de la bourgeoisie juive de Vienne. Ami d'Émile Verhaeren, de Sigmund Freud et de Romain Rolland, il défendit une vision « cosmopolite » et pacifiste. Son œuvre très abondante comporte des romans et des nouvelles, des essais littéraires, des biographies historiques romancées. Il émigra en 1935, d'abord en France, puis en Angleterre. Il s'installa au Brésil en 1941, mais désespérant de l'avenir

considérée comme entité, c'est sans conteste *vous*, cher Stefan Zweig. C'est ce que vous faites dans votre article « Révolte contre la lenteur » que j'ai lu avec le plus grand intérêt. Permettez-moi de vous répondre. Il y a une prétention à tout comprendre, une sorte de complaisance à l'égard de la jeunesse qui va trop loin. Tout ce que fait la jeunesse ne nous montre pas la voie de l'avenir. Moi qui dis cela, je suis jeune moi-même. La plupart des gens de mon âge – ou des gens encore plus jeunes – ont fait, avec l'enthousiasme qui devrait être réservé au progrès, le choix de la régression. C'est une chose que nous ne pouvons sous aucun prétexte approuver. Sous aucun prétexte.

Voilà pourtant ce que vous faites quand vous dites, à propos des effrayants résultats des élections du Reichstag, qu'il s'agit d'une « révolte de la jeunesse, une révolte – *peut-être* pas très habile mais finalement naturelle et tout à fait à encourager – contre la lenteur et l'indécision de la “haute” politique ». Je crains que votre belle sympathie pour la jeunesse en soi ne vous empêche de voir *en quoi consiste cette révolte*. Que veulent les nationaux-socialistes ? (Car c'est d'eux qu'il s'agit à cette heure, et non des communistes.) Dans quelle direction se radicalisent-ils ? Voilà en fin de compte la question qu'il faudrait se poser. Le radicalisme ne peut être à lui seul quelque chose de positif, surtout quand il manque d'imagination et prend des allures crapuleuses, comme c'est le cas pour nos chevaliers de la croix gammée. Briser des vitrines et menacer les gens avec de l'huile de ricin, c'est à la portée de n'importe qui.

Vous déplorez la lenteur d'escargot de la politique européenne, et nous la déplorons avec vous. Je veux bien faire partie de « ces honnêtes gens » qui partagent avec vous la déception de voir qu'on nous dupe à chaque session de la Société des Nations en remettant à plus tard ce désarmement que nous réclamons à cor et à cri. La seule question est de savoir si les individus qui dirigent le concert de ce pseudo-nationalisme pseudo-social sont aussi déçus que nous. Qu'est-ce qui pourrait bien les décevoir ? Souhaitent-ils une Europe pacifique, unie et régie par l'esprit ? C'est plutôt l'exact

du monde, se suicida avec sa femme à Petropolis en 1942. Bibliographie succincte : *Trois Maîtres* (Balzac, Dickens, Dostoïevski) (1919), *Lettre d'une inconnue* (1922), *Amok* (1922), *La Confusion des sentiments* (1927), *La Pitié dangereuse* (1938), *Le Joueur d'échecs* (1941), *Le Monde d'hier* (1941).

contraire qu'ils veulent. Leur extrémisme n'est pas l'expression d'un quelconque espoir déçu puisqu'ils n'en avaient aucun; et tout ce qui peut se passer de positif à Genève ou ailleurs, se passe *malgré* eux et *contre* leur volonté. Il serait peut-être possible d'aller davantage de l'avant si seulement *ils* n'étaient pas là ou s'ils étaient *différents* de ce qu'ils sont malheureusement.

Les choses avancent lentement à Genève, abominablement lentement. Nous serions les premiers à saluer toute tentative plus radicale – radicale dans un sens positif. Mais comment trouver sympathique un radicalisme qui va jusqu'à contrecarrer le peu que l'ancienne génération accomplit? Vous dites, Stefan Zweig: «Le rythme d'une nouvelle génération se révolte contre celui du passé.» Si seulement c'était ce qui se produit! Mais il me semble au contraire que les plus jeunes trouvent que le rythme de leurs aînés conduirait encore trop lentement à une catastrophe. Ils veulent qu'elles arrivent plus vite, leur chère catastrophe et la «bataille logistique» dont rêvent leurs philosophes hystériques. Appeler à la guerre revancharde et au bain de sang parce que le désarmement ne va pas assez vite? Mais tout cela n'est que pure perversité! Et je récusé toute forme de perversité en politique. Ce qui nous a rapprochés d'un avenir souhaitable – même si ce n'était peut-être qu'un tout petit pas –, ce fut le travail réfléchi de Stresemann, et certainement pas les gesticulations et la brutalité de je ne sais quel petit Hitler lançant ses foudres dans tous les azimuts.

Non, je ne veux rien, absolument rien avoir à faire avec cette forme d'extrémisme. Si l'on ne peut faire en sorte que ce rythme d'escargot soit accéléré, alors je préfère encore que les choses restent en l'état (mais on devrait pouvoir l'accélérer). Il est possible que Genève ne nous apporte pas la paix; mais il est certain que les autres nous mèneront à la catastrophe. Je préfère l'incertitude, c'est plus fort que moi.

Ainsi donc, Stefan Zweig, je répudie devant vous ma propre génération, ou tout au moins cette partie de ma génération que vous, justement, vous excusez. Entre ces gens-là et nous, aucune alliance n'est envisageable; d'ailleurs, ils seraient les premiers à repousser à coups de matraque tout rapprochement avec nous. La psychologie permet de tout comprendre, même les coups de matraque. Mais cette psychologie-là, je ne veux pas la pratiquer. *Je*

ne veux pas comprendre ces gens-là, je les rejette. Je me force à affirmer – bien que cela aille complètement à l’encontre de mon honneur d’écrivain – que le phénomène du néonationalisme hystérique ne m’intéresse même pas. Je le considère purement et simplement comme dangereux. Voilà en quoi consiste *mon* radicalisme.

La génération de 1902 pouvait dire : *La guerre – ce sont nos parents.* Mais qu’en serait-il si la génération de 1920 devait dire : *La guerre – ce sont nos frères?* C’est alors que nous devrions avoir honte au plus profond de nous-mêmes d’avoir appartenu à une génération dont le pressant besoin d’action, c’est-à-dire le radicalisme, aurait viré d’aussi effroyable façon et se serait transformé en quelque chose d’aussi négatif.

CULTURE ET « BOLCHEVISME CULTUREL »

D'après un tapuscrit portant la mention « Paris, avril 1933 », conservé dans le fonds Klaus Mann.

L'expression « bolchevisme culturel » est l'arme dont usent les puissances régnant aujourd'hui en Allemagne pour étouffer toute production intellectuelle qui ne serait pas au service de leurs tendances politiques. Il serait malaisé de donner une définition précise du « bolchevisme culturel ». Il en va de ce concept comme de tout le pathos de la « nouvelle Allemagne » : il est plus commode de l'explicitier *par la négative*. (Le nouveau pathos allemand se montre beaucoup plus facilement *contre* que *pour* quelque chose : *contre* le marxisme, *contre* le traité de Versailles, *contre* les Juifs.) Pour commencer donc, l'esprit du « bolchevisme culturel » n'est pas nationaliste, ce qui suffit déjà à le condamner. Du reste, le bolchevik culturel n'a pas besoin d'avoir le moindre lien avec le bolchevisme, généralement il n'en a aucun. Il faut juste qu'il en ait avec la culture, laquelle est en soi motif à suspicion. Quoi qu'il en soit, il mérite de mourir parce qu'il est « anti-allemand », « réfractaire », « judéo-analytique », dépourvu de respect devant les bonnes vieilles traditions (à savoir les corporations étudiantes et les défilés militaires), pas assez « attaché à la terre », pas assez « dynamique » et de ce fait – de tous les reproches le plus épouvantable – « pacifiste » ! Le bolchevik culturel s'est ligué avec la France, les Juifs et l'Union soviétique. Il est à la fois marxiste et anarchiste (on met tout dans le même sac). Il reçoit tous les jours

de l'argent des francs-maçons, des sionistes et de Staline. Il faut l'exterminer.

Plutôt que d'essayer de comprendre le concept de «bolchevisme culturel», grotesque par sa totale imprécision, il vaudrait mieux déterminer tout ce qu'il a déjà *détruit* en Allemagne en fait de valeurs culturelles. Cependant, nous ne parlerons pas des organisations qui, par nature, se situent entre l'intellectuel et le politique, et dont l'ambition souffre peut-être de cette position intermédiaire entre deux éléments si séparés en Allemagne – je pense à la Ligue des droits de l'homme, au Secours rouge, aux diverses associations pacifistes. Dans leur cas, la répression pourrait encore être interprétée comme une opération nécessaire dans l'intérêt des dirigeants et où la dimension intellectuelle ne saurait être prise en considération. Nous nous limiterons donc au domaine purement culturel. En la matière, les nouveaux maîtres semblent se croire très riches, ou alors c'est que leur conscience est sur ce point encore plus insensible que nous ne le pensions.

Un des domaines où l'on «intervient» (pour reprendre une très jolie expression du nouveau jargon) avec une brutalité particulière est évidemment celui de *l'éducation de la jeunesse*. Il est capital de ne transmettre aux cerveaux et aux cœurs enfantins que la connaissance de ces idéaux qu'on appelle aujourd'hui «nouveaux» – de manière un peu paradoxale puisque ce sont en réalité les plus anciens. Quelques jours seulement après la «prise de pouvoir» national-socialiste, l'école Karl-Marx, qui jouit d'un niveau pédagogique remarquable, et l'école Heinrich-Zille furent interdites à Berlin. Tous les autres établissements libéraux de Berlin ou du Reich sont menacés ou déjà fermés. On se montre particulièrement méfiant à l'égard des communautés scolaires libres, qui perpétuent l'esprit initial du mouvement de jeunesse : par exemple Wickersdorf ou l'école d'Odenwald¹, où règnent la tolérance et l'amour de la paix. Ces institutions passent pour des foyers de bolchevisme culturel, d'antigermanisme répugnant

1. Les écoles de Wickersdorf et d'Odenwald avaient été créées respectivement en 1906 et 1910. Elles dispensaient une éducation humaniste très libre et tournée vers la modernité, fondée sur les valeurs de fraternité et de démocratie. En 1922-1923, Klaus Mann fréquenta l'école d'Odenwald, dirigée par son fondateur, Paul Geheeb.

– alors que justement, ce sont elles qui sont typiquement allemandes ou du moins perçues comme telles à l'étranger, ainsi que nous l'espérons. Même le très conservateur Kurt Hahn, qui dirige sur le modèle anglais l'école de Salem, au bord du lac de Constance, et ne mérite nullement d'être soupçonné de sympathies révolutionnaires, a dû faire un séjour temporaire en prison.

Pour ce qui est de la *science*, et notamment des *universités*, leur niveau est déjà menacé par l'antisémitisme, qui s'y montre particulièrement virulent. Les universités allemandes sont depuis des années un bastion réactionnaire. D'éminents savants juifs ont été empêchés d'exercer librement leurs fonctions, et ce par des types qui, sur cette Terre, n'avaient d'autre mérite que celui d'appartenir à la race aryenne, et encore cela reste-t-il à prouver. Le scandale de Breslau à propos du Pr Cohn s'est produit avant l'arrivée au pouvoir officielle d'Adolf Hitler, de même que d'autres scandales similaires à Heidelberg, Munich, Hambourg, etc. Dans ces cercles-là, on était préparé au nouveau ton. Lorsque Albert Einstein, qui s'est vu confisquer ses biens et a renoncé à la nationalité allemande, présenta sa démission à l'Académie, celle-ci répondit au savant le plus célèbre d'Allemagne qu'elle n'avait aucune raison de déplorer son départ. Quant à nous, nous n'avons aucune raison de déplorer que la vie scientifique allemande soit très bientôt à l'abri au plan international.

Le sort des grands *éditeurs* libéraux ou de gauche ne paraît pas encore tout à fait arrêté. Il serait trop optimiste d'escompter qu'ils pourront continuer d'exister. S'ils ne font pas l'objet d'une interdiction pure et simple, on les asphyxiera lentement, ce qui ne vaut guère mieux : les libraires boycotteront leur production, si ce n'est pas déjà le cas. Pour l'instant, il y a eu peu d'interdictions de livres car cette matière est trop éloignée des nouveaux dirigeants. Mais les éditeurs se gardent désormais de publier des ouvrages qui pourraient choquer. Les œuvres de Lion Feuchtwanger, *Succès* et *La Guerre des Juifs*, sont quasiment interdites. Les livres du poète satirique Kästner ont été brûlés sur la place du marché dans une petite ville. Presque tous les écrivains allemands connus à l'étranger sont mal vus dans la nouvelle Allemagne et figurent sur des listes noires : de Wassermann, Thomas et Heinrich Mann¹

1. Thomas Mann (1875-1955) : prix Nobel de littérature en 1929. Auteur